

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 22

Artikel: Ingénieurs en promenade : le Viège-Zermatt
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Ingénieurs en promenade.

LE VIÈGE-ZERMATT.

Vous savez comme il faisait beau samedi dernier, comme le ciel était bleu, et combien le soleil, éclairant la fraîche et riante verdure de mai, disait de choses aux amis de la nature et à ceux qui savent jouir de tous les attraits d'un beau printemps.

Aussi, je connais des gens qui en ont largement et gaiement profité, je vous le promets ; témoin la charmante excursion de la Société des Anciens Elèves de l'Ecole spéciale et Faculté technique de Lausanne, excursion qui avait pour but de visiter les intéressants travaux de la nouvelle ligne Viège-Zermatt.

Samedi donc, à 4 h. 55 du matin, les nombreux membres de cette société, prenant le premier train, s'installaient joyeusement dans des wagons de premières, douillettement capitonnés, et gratuitement mis à leur disposition par la Compagnie du Jura Simplon.

Quelle chance!... Et cependant ces messieurs n'ont pas voulu jouir seuls d'une partie de plaisir aussi attrayante. Ensuite d'arrangement avec l'administration du Viège-Zermatt, qui s'est montrée en cela des plus aimables, une invitation a été adressée aux représentants de la presse, à ces pauvres esclaves de la copie, qui ont tant besoin, hélas ! de prendre aussi quelquefois leurs ébats.

Mais que de techniciens dans ce train ! que de discussions savantes, que de chiffres, de calculs et de mathématiques!... On se serait vraiment figuré que tous ceux qui manient l'équerre et le compas, qui opèrent avec le niveau, le graphomètre, le théodolite ou autres instruments de précision, qui tracent les chaussées, creusent les canaux, élèvent les digues, jettent les ponts ou les aqueducs sur les vallées et les précipices, que tous ceux enfin qui dirigent les travaux d'art à l'aide des mathématiques appliquées étaient là.

Aussi, en telle compagnie, le profane comme moi se borne-t-il à écouter, sauf à donner de temps en temps, — pour ne pas perdre contenance, — un signe d'ap-

probation, en ajoutant : « Parfaitement, monsieur!... C'est bien clair!... Mais c'est évident!... »

Un bon petit déjeuner à St-Maurice apporte tout à coup un dérivatif dans ce milieu technique. La cote graphique, les courbes de niveau, la simple adhérence, la crémaillère, l'écartement, le pour cent de pente, les études de nivellement, font place à un excellent café au lait, au beurre frais et aux croquants petits pains.

De ces choses là on en peut parler, au moins, on en peut manger sans avoir été à l'Ecole spéciale.

Il faut ajouter, il est vrai, qu'à côté des sciences exactes, ces messieurs sont de chauds admirateurs des beautés de la nature, qu'ils connaissent très bien le pays, et assaisonnent avec beaucoup d'à-propos la conversation de digressions spirituelles et toujours agréables.

Il y a longtemps déjà que nous avons laissé derrière nous Sion, Sierre et autres stations bien connues de nos lecteurs, et où nous n'avons rien remarqué de particulier, sauf un excellent *fendant*, à la gare de Sion, qui n'a pas mal contribué à entretenir la note gaie du voyage.

Il y a cinq heures que nous roulons, et voilà Viège. Les nombreux sacs, les valises et les plaids qui s'accumulent sur le quai, dès l'arrivée, prouvent assez que le nombre de nos techniciens s'est considérablement accru depuis le départ de Lausanne ; il en est monté presque à chaque gare, et ils ne sont pas moins, maintenant, de cinquante-six. — M. l'ingénieur Chapuis est là qui les attend à bras ouverts. Et après cinquante-six cordiales poignées de main à ses anciens camarades, il va les conduire à Stalden par la nouvelle ligne, encore vierge de touristes étrangers.

De longs wagons utilisés au service des divers chantiers ont été aménagés pour la circonstance ; sur les deux côtés de leur longue plateforme règnent des banquettes où la joyeuse cohorte s'installe, jouissant de là d'un panorama superbe, du soleil et du grand air.

La machine se met en mouvement et nous gravissons d'abord en pente douce

la belle vallée de la Viège, l'une des plus importantes et des plus remarquables des Alpes. — Viège, qui s'éloigne peu à peu, avec ses églises, ses portiques romans, son château et ses hautes terrasses, offre un coup d'œil ravissant. Aux alentours, tout est vert et fleuri, et le vieux pont de Neubrûck ne tarde pas à venir ajouter au paysage toute l'originalité de sa grande arcade à dos d'âne.

C'est dans cette contrée, nous dit-on, que se trouvent les vignes les plus élevées de la Suisse. On a peine à comprendre, en les voyant s'étager là-haut en petites parcelles de terrain cultivable, suspendues aux flancs de la montagne, comment les laborieux et persévérants habitants du pays s'y prennent pour les cultiver et en recueillir le produit. Evidemment, leurs travaux ne doivent être qu'une succession d'efforts, de fatigues inouïes, et de vrais exercices d'équilibre, qui ne sont certes pas sans danger.

Mais la pente, qui s'accroît bientôt, ne peut se gravir qu'à l'aide d'une crémaillère, système Abt, qui nous paraît, — dans la mesure de ce que nous pouvons y comprendre, — très intéressante. Cette crémaillère se compose de deux pièces de fer parallèles, et dont les dents alternent, de façon que l'une de ces dernières peut se casser sans que la régularité de l'engrenage et de la marche en soit inquiétée.

Les rampes à crémaillère, qui comptent ensemble, sur cette ligne, sept à huit kilomètres, ont une pente maximum de 12 %.

Stalden, où nous nous arrêtons pour diner, est un charmant village, dans une situation abritée et à demi caché au sein de grasses prairies et de beaux ombrages. L'hôtel, à plusieurs étages, aux murs blancs et aux contrevents verts, contraste singulièrement avec les modestes habitations qui l'avoisinent. Le climat de Stalden est doux, les prés y verdissent de très bonne heure, et les plantes potagères y réussissent si bien, que l'asperge s'y rencontre même à l'état sauvage. La vigne, qui produit un vin qui n'est point à dédaigner, y est cultivée en treilles, à la mode italienne.

C'est à Stalden (6 kilomètres de Viège) que la vallée se sépare en deux embranchements presque égaux, la vallée de Zermatt ou de St-Nicolas, longue de 32 kilomètres, et la vallée de Saas, longue de 28 kilomètres.

Entre ces deux vallées, se déploie la grande chaîne du Saasgrat, couronnée par les plus hautes cimes de cette région, et d'où descendent plus de quarante glaciers.

Après le diner si bien ordonné, si bien servi, de Stalden, une agréable digestion nous était ménagée, celle que devait nécessairement nous procurer la visite des remarquables travaux de la ligne entre cette station et St-Nicolas, où près de 2000 ouvriers, divisés en quatre sections, sont en activité, piochant sur les talus, perçant des tunnels, montant des échafaudages, creusant des tranchées, à côté d'un va-et-vient continu de wagonnets, de tombereaux chargés de ballast, de sacs de chaux, de rails ou de traverses. Et tout cela au milieu d'une discipline d'un ordre parfait.

A voir la politesse de tous ces travailleurs, au passage des visiteurs, leur air content, leur courage au travail, on peut juger, sans hésitation, de la manière admirable dont l'entreprise est dirigée dans ses moindres détails.

Durant le trajet, MM. Chapuis et Wolf, ainsi que M. Masson, l'administrateur infatigable de la compagnie, se prodiguent en obligeance et en amabilité pour répondre aux questions que leur adressent les uns et les autres, soit sur les curiosités naturelles de la contrée, soit sur les travaux que nous parcourons.

Ici la ligne effleure d'un côté d'énormes précipices, au fond desquels la Viège roule ses eaux bruyantes, tandis que de l'autre surplombe une gigantesque et sombre paroi de rocher. Et, délicieux contraste, sur l'autre rive, la douce et tendre verdure des mélèzes, des champs cultivés, des pentes agrestes, émaillées de chalets et de blancs clochers.

Plus loin, le tracé enjambe audacieusement une gorge profonde, ou le torrent impétueux, en y jetant un pont de fer, passant ainsi fréquemment de la rive droite à la rive gauche, et presque toujours à travers des sites éminemment pittoresques et variés.

Il est un endroit d'où l'œil étonné aperçoit la chapelle du joli village d'Emd, perchée sur une saillie de rocher, et visible de très loin à la ronde. Les pentes sont telles dans ce village, les chemins si rapides, qu'on prétend que les poules doivent être ferrées à glace comme les

chevaux et les mulets pour ne pas y glisser en hiver.

Il est, non loin d'un des chantiers de la nouvelle ligne, certaine cambuse où nous trouverions, disaient quelques-uns de ces Messieurs, un délicieux petit vin blanc servi par une sommelière d'une beauté idéale, une ravissante Italienne digne des plus belles inspirations de Raphaël ou de Michel-Ange!...

Ça donnait à réfléchir; et les questions techniques furent bien vite mises au second plan.

Il faisait très chaud. Tous pressèrent le pas, poussés par une soif ardente, disaient-ils; et aussi, — ce qu'ils ne disaient pas, — par l'impatience de contempler l'angélique personne qu'on nous désignait sous un nom bien doux à l'oreille: Constantine!

Elle s'appelait Constantine!...

On arrive enfin!... A la porte de la cambuse, qui est grande ouverte, on lit cet écriteau:

*Oggi non si fa credito,
E domani si.
Venite domani
Sara ancora cosi.*

Ce qui peut se traduire en ces termes: « Aujourd'hui, on ne fait pas crédit; demain, oui. Venez demain, il en sera encore ainsi. »

Aucun client dans la buvette où nous prenons place.

— Mademoiselle Constantine!... Mademoiselle Constantine!... où êtes-vous?... Un peu de vin blanc, s'il vous plaît!

Une voix de femme se fait entendre au fond de la cambuse, puis des pas... Tous les regards se tournent de ce côté... La voici!...

O cruelle déception, surprise extrême!... Une longue et vieille femme, au teint bistré, et ridée comme une pomme cuite, se présente chaussée de sandales et les cheveux embroussaillés!...

— Oh! c'est abominable! atroce!... Vous êtes d'indignes farceurs!!...

Telles sont les récriminations qu'exclament toutes les bouches.

Voilà les petits tours que se jouent messieurs les techniciens en promenade.

Les mystificateurs eurent beau affirmer à leurs camarades que la belle Constantine était momentanément absente, ils ne leur donnèrent point le change.

Notons, en passant, une particularité digne de remarque dans les mœurs de la contrée. Entre St-Nicolas et Randa, se trouve le petit village d'Herbrigen, dont l'auberge est située à 150 mètres au-dessus de la grande route, ce qui n'est guère à la portée des voyageurs. Mais,

comme son propriétaire possède aussi une cave en bas, celle-ci a été reliée à l'auberge par un fil de fer. Le passant altéré tire le cordon et voit bientôt descendre une jeune montagnarde, qui vient lui ouvrir la cave.

Il n'y a guère plus de deux ans que cette sonnette de communication est installée. Avant cela, on plaçait tout simplement au bord du chemin un tambour avec ses baguettes; et le touriste qui désirait se rafraîchir battait pour appeler. Une batterie lente voulait tout simplement dire: « Quand vous pourrez descendre vous me ferez plaisir, j'attendrai. » Un roulement précipité et nourri se traduisait par: « J'ai horriblement soif!... Un peu vite, s'il vous plaît! »

On constate néanmoins que la sonnette, considérée comme un progrès, ne traduit pas aussi fidèlement le degré de soif qu'éprouve le patient.

Le soir, diner à St-Nicolas. On nous dispensera de donner ici le menu de ce repas et de ceux qui ont suivi. Qu'il nous suffise de dire que tout était excellent, très aimablement, très correctement servi, et accueilli par tous avec un coup de fourchette « vraiment d'élite. »

Mais, dès le dessert, que de gaieté, de confraternité et de discours! Que de justes félicitations aux constructeurs de la ligne, et à ses administrateurs! Que de délicieux souvenirs d'étude et de bonne camaraderie évoqués par les techniciens en liesse!...

Les orateurs se succédant sans interruption, tout cela était charmant, très animé, agréable et intéressant. A 11 heures, la partie oratoire battait encore son plein; mais on pouvait cependant supposer qu'à minuit le grand hôtel de St-Nicolas rentrerait dans un parfait silence.

Hélas! les plus calmes, — je ne dirai pas les plus vieux, afin de rester dans le vrai, — gagnèrent leur lit; mais un solde notable tint bon et serra les rangs, au point que vers heures, — comme les points suspensifs sont discrets! — on entendait encore des toasts, et chanter:

Toute chanson qui perd sa fin

Mérite à boire un verre de vin;

ou d'autres gais refrains assaisonnés de vigoureux bans de cavalerie.

Peu de temps après, le carillon de St-Nicolas commença, pour se prolonger sur tous les tons et sur tous les rythmes pendant près de deux heures!

O douce nuit! ô bienfaits du sommeil!

Nous sommes donc au dimanche matin. A 6 heures, toute la joyeuse cohorte, passablement fraîche et bien reposée, monte en voiture pour Zermatt. A voir cette longue file de véhicules dans les

nombreux méandres de la route escarpée, on eût dit une batterie de montagne.

Bientôt la vallée va s'élargissant, toute riante de forêts de mélèzes aux tons clairs et doux, de jolis chalets et de prairies émaillées de fleurettes; tandis qu'au-dessus, dans le bleu du ciel, apparaissent et se détachent le Breithorn, le Weisshorn et les Mischabel, dont les masses imposantes vous écrasent de leur majestueuse grandeur!

Au bout de deux heures, nous vîmes briller au fond de la vallée le clocher de Zermatt; et quelques instants plus tard, nous serrions cordialement la main de M. Seiler.

On ne saurait vraiment trop admirer ce que cet homme actif, intelligent et toujours aimable a fait pour Zermatt. On ne se douterait guère, à la vue des nombreux et superbes hôtels qu'il y a fait construire, grâce à un travail long et persévérant, qu'il y a à peine 50 ans, cette contrée était presque inconnue. Elle n'avait pas même une auberge; le curé du lieu, seul, servait quelques rafraîchissements aux rares voyageurs qui venaient lui demander l'hospitalité.

Ce ne fut qu'en 1839 que le docteur Lauber obtint du gouvernement le droit exclusif de loger les étrangers, à la suite d'une interdiction qui s'étendait à tous les ecclésiastiques. Au début, il ne disposait que de 3 lits et hébergeait 10 à 12 personnes par an. Les choses en demeurèrent là jusqu'en 1852, où le premier hôtel fut construit.

Ce que M. Seiler a fait jusqu'ici, le Viège-Zermatt va le compléter; car cette ligne, qui comptera au nombre des plus pittoresques et des plus intéressantes de la Suisse, changera inévitablement toute l'économie de la vallée, en lui apportant la vie, le mouvement et la prospérité. Elle va rendre accessibles à tous ces hautes régions dont les merveilles alpestres sont encore inconnues d'une foule de gens. Chacun voudra les visiter, tant le Viège-Zermatt nous abrégera les distances. Qu'il suffise de dire qu'au mois de juin 1891, cette ligne de 35 kilomètres étant achevée, en partant de Lausanne par le premier train, on pourra aller dîner à Zermatt au pied du Cervin.

Après une collation gracieusement offerte par M. Seiler, à notre arrivée, nous montâmes au Riffelalp, à 2227 mètres, le plus haut point qu'il soit possible d'atteindre en ce moment dans cette région, vu l'énorme quantité de neige et le danger des avalanches. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à l'hôtel, où le couvert était mis et nous attendait sous la véranda.

Quel charme de luncher là-haut, en face du Cervin, qui se dressait fièrement devant nous comme une gigantesque pièce montée!... Et vous dire ce qu'on

éprouve en contemplant cette montagne qui semble percer le ciel de sa colossale et vertigineuse pyramide, au beau milieu d'un cirque de sommités aux neiges éternelles et de glaciers étincelants de lumière, est impossible!...

Je vous en prie, — vous qui n'en avez pas encore joui, — accordez-vous ce coup-d'œil, dès l'ouverture du nouveau chemin de fer.

Le soir, « souper et coucher à Zermatt, » comme le portait notre programme. Un petit souper suivi d'un second acte!... Je ne vous dis que ça!

Quant au retour, il fut à l'avenant: beaucoup de gaité, peu de privations, contentement général.

Comment voudriez-vous qu'il en soit autrement dans une course si heureusement organisée par le Comité de la Société des Anciens Elèves de l'Ecole spéciale, avec le précieux concours de la Compagnie de Viège-Zermatt, de celle du Jura-Simplon, de M. l'ingénieur Chapuis et de M. Seiler!...

Merci, Messieurs, merci, bien sincèrement, et... à une autre fois. L. M.

UN OUBLI FACHEUX.

Ma cousine Ketty venait de se marier. C'est le plus grand plaisir qu'elle m'ait jamais procuré, car l'incertain de sa destinée la rendait, à la fin de son célibat, un peu quinquise. De plus, elle avait deux marottes qui s'accroissaient de jour en jour. L'une, consistait à parler philosophie sans y rien comprendre; l'autre, à s'occuper de botanique, à encombrer la maison, de bas en haut, de presses à dessécher les fleurs, de papier gris, blanc, bleu, et de véritables tas de foin.

Ketty connaissait le nom des plantes, leurs familles, leurs vertus industrielles et médicinales, et je lui aurais pardonné tous les embarras qu'elle causait si, là encore, elle n'avait eu une idée à faire enrager Juifs et Chrétiens. Elle voulait à tout prix faire une découverte et illustrer son nom, puisqu'elle ne pouvait le changer contre celui d'un bon mari. N'ayant aucune plante rare à laquelle confier cette mission délicate, ma cousine abandonna le côté scientifique pour le côté technique. Elle conçut le sublime projet de dessécher, par la pression, les végétaux et les fruits les plus gros. Pendant des semaines, je vis un chou agonisant sous un tas de cailloux, et un melon demandant grâce pour ses côtes brisées. Elle allait même se procurer un jeune peuplier afin de continuer ses expériences, quand, heureusement pour ses cervelles et pour les nôtres, le mari sauveur se présenta. Quel beau jour pour la famille, les choux et les melons! Toutes les presses rustiques furent, du jour au lendemain, relevées de leurs fonctions. On en fit deux moules de bois (c'était du temps des anciennes mesures) et un casseur de pierres travailla une semaine, sans interruption, à réduire en fragments les monolithes qui garnissaient la maison.

Mon futur cousin était un brave garçon, réunissant toutes les qualités d'un bon époux, y compris celle de posséder une jolie fortune. Le seul défaut que je lui connus alors, défaut qu'il devait malheureusement garder, était un nom très difficile à prononcer et à retenir. Ce nom, d'origine norvégienne, me joua un vilain tour.

Ma cousine Ketty venait donc de se marier. Malgré toute l'horreur que j'éprouvais pour les discussions philosophiques et les appareils destinés à dessécher les fleurs, elle n'eût pas quitté la maison que je m'ennuyai profondément. Plus de contestation, plus de dispute, plus de querelle! Personne sur qui laisser tomber ma mauvaise humeur. Il m'était si doux de répondre, à table, à une de ses élucubrations philosophiques: « Ma chère, la vraie sagesse consiste pour une femme à ne pas laisser brûler le rôti, souvenez-vous-en une autre fois. » Ou bien: « La science botanique pour une ménagère, se résume dans l'art de bien cuire le légume. Elle ne sert pas alors, à ses alentours, un plat pareil à celui-ci. »

Et comme le rôti était excellent et le légume bien préparé, ma cousine s'indignait, disait quelques petites choses assez justes et assez joliment tournées sur l'injustice des hommes, et ma mauvaise humeur se dissipait par enchantement. Aussi, quatre semaines s'étant écoulées depuis notre séparation, je me mis en route pour visiter les nouveaux époux. Après une nuit passée en chemin de fer, j'arrivai à destination et m'enquis de leur domicile. C'était une grande maison grise, flanquée à gauche et à droite d'une large porte cochère. Je montai jusqu'au grenier, cherchant un nom de locataire; je n'en trouvai pas. Je redescendis sonner au premier étage, une petite bonne en tablier blanc vint m'ouvrir.

— Est-ce ici, Mademoiselle, que demeure monsieur?... monsieur?... Ah! monsieur?... impossible de retrouver ce fichu nom! Excusez-moi, Mademoiselle, j'ai une absence de mémoire.

La soubrette, d'un air soupçonneux, recula, fermant à moitié la porte. Et j'étais là, me torturant l'esprit pour en faire jaillir le souvenir, répétant monsieur... monsieur...

En ce moment, j'entendis un pas lourd, et un homme bien mis, à ventre rebondissant sous un gilet blanc, un lorgnon sur le nez, parut derrière la servante et, d'un ton bourru, me demanda ce que je voulais.

— Je cherche un cousin qui doit demeurer dans cette maison; le nom m'échappe...

Et voilà mon interlocuteur avec un air féroce: « Est-ce Monsieur T.? Monsieur V.? Messieurs V., X., Y.? Non?... Il n'y a point d'autres locataires dans la maison. Nous connaissons ces cousins d'invention.

Par surcroît de malheur, un gamin, arrivé au milieu de l'explication, se mit de la partie:

— J'ai vu ce monsieur rôder dans toute la maison et regarder les portes.

— C'est bien, dit le ventru, entrez dans le corridor et ne bougez pas, morbleu! ou je vous étrangle.

De fait, il avait des bras à exécuter sa menace.

— Toi, Marius, va chercher le commissaire. Je crois que, cette fois, nous en tenons un.